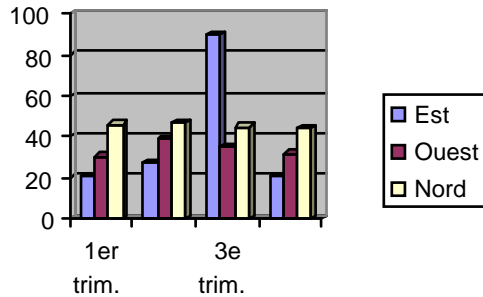


### Sé.Sam 1986-1987

L'ordre humain se caractérise par ceci,  
que la fonction symbolique intervient à tous les moments  
et à tous les degrés de son existence.



L'effroi qui s'empare de l'homme, dit Lacan, est tel lorsqu'il découvre la "figure" de son pouvoir d'homme, qu'il se détourne de cette figure quand l'action de la découvrir la montre nue.

C'est la psychanalyse qui a cette action : de montrer nue la figure du pouvoir de l'homme. La psychanalyse... pour autant que chaque psychanalyste en fait l'expérience.

De cet effroi, poursuit Lacan, naît l'aversion de l'intérêt quant aux fonctions de la parole et au champ du langage. Et le détournement (aversion) que cette aversion suscite motive les changements de but et de technique dans la pratique psychanalytique.

Avec tout ce que cela entraîne d'amortissement de l'efficacité thérapeutique.

Avec ce détournement de l'intérêt relativement à ce qui parle en l'homme et qui fait peur, se trouve promu tout un discours sur l'objet qui dit bien la résistance consécutive à l'effroi. Mais la dialectique même de l'analyse ne peut qu'y reconnaître un alibi du sujet.

Après avoir énuméré sous trois chefs, les problèmes actuels de la psychanalyse à la lumière, si l'on peut dire, de la dérive à laquelle ce détournement donne lieu, Lacan conclura, deux pages plus loin : "Nul doute que ces effets, - où le psychanalyste rejoint le type du héros moderne qu'illustrent des exploits dérisoires dans une situation d'égarement -, ne pourraient être corrigés par un juste retour à l'étude où le psychanalyste devrait être passé maître, des fonctions de la parole."(244)

Voici les trois rubriques :

A. Une fonction de l'imaginaire qui, faute d'être articulée par une sanction symbolique à donner aux fantasmes dans leur interprétation, se trouve déconnectée de ce qui parle en l'homme et donne lieu aux tentations d'un imaginaire qui se redouble sur lui-même, comme, avec, dans la psychanalyse d'enfants, l'approche des structurations préverbales.

B. Une notion des relations libidinales d'objet qui, faute d'être référé au pivot technique de la symbolisation, débouche sur une phénoménologie existentielle, voire sur un activisme animé de charité.

C. L'importance accordée à la formation du psychanalyste dans les questions connexes du contre-transfert, de la terminaison de la cure et de l'analyse didactique. Cette importance oscille entre la reconnaissance de l'être du psychanalyste (sa personnalité ?) qui serait à exposer, en fin de cure, pour rendre compte de sa conduite, et l'approfondissement toujours plus poussé du ressort inconscient qui échappe à toute connaissance. Pour échapper au gouffre en abîme de cet entre-deux, il convient de faire retour à la parole en tant qu'elle fonde originairement l'un et l'autre versant.

Dans l'examen de ces trois fronts,

- . celui de l'interprétation des fantasmes,
- . celui d'un certain parcours de la libido balisé par la différenciation des objets ou de l'objet dans une certaine idée de progrès de la cure,
- . celui du transfert et de son maniement,

Lacan constate que la tentation qui se présente à l'analyste est celle d'abandonner le fondement de la parole et ce justement dans des domaines où son usage, pour confiner à l'ineffable, requerrait plus que jamais son examen : à savoir la pédagogie maternelle, l'aide samaritaine et la maîtrise dialectique.

Sans ce retour à la parole, la pédagogie maternelle du &.A risque fort en effet de se trouver confisquée, au bénéfice de langages qui sont compensations offertes à l'ignorance, dans un imaginaire sans sanction symbolique, sans ruptures, sans parole. Sans ce retour, l'activisme existentiel et charitable du &.B n'a plus qu'à suivre les rails du repérage et de la désignation des objets, et c'est au bénéfice de la même ignorance : ce qui parle. Enfin, avec la maîtrise d'une dialectique extérieure à la position même du transfert, c'est d'une domination de ce qui se passe dans la cure qu'il s'agit et non d'une "obéissance" à ce qui s'y passe et qui met la parole elle-même en position tierce et non le jugement de l'analyste sur l'analysant ou sur lui-même.

A lire ainsi Lacan, il ne me semble pas que l'on s'éloigne de l'esprit qui le fait écrire, et, en tout cas, on ne s'éloigne pas de la lecture de Freud... ou du moins de la position de maître que Lacan reconnaît à Freud (244) et qui, lorsqu'il s'agit de la question de la parole où Lacan nous introduit, consiste à s'y SOUMETTRE.

Nous l'avons remarqué à plus d'un tournant de l'oeuvre de Freud, c'est bien pour ne pas avoir quitté la question de la fonction et du champ de la parole et du langage qu'elle va bondir et rebondir de contradictions découvertes en conceptualisations contradictoires promues pour ne pas condéder à la satisfaction de la clôture du discours, dans des effets de transmission répétitive, obsessionnelle dans l'usage, sinon dans la genèse, des rites religieux.

Et c'est cela qu'en relisant Freud, Lacan dénonce au nom même de la psychanalyse :

“L'analogie s'accroît à considérer la littérature que cette activité produit pour s'en nourrir : on y a souvent l'impression d'un curieux circuit fermé, où la méconnaissance de l'origine des termes engendre le problème de les accorder, et où l'effort de résoudre ce problème renforce cette méconnaissance.

Pour remonter aux causes de cette détérioration du discours analytique, il est légitime d'appliquer la méthode psychanalytique à la collectivité qui le supporte.

Parler en effet de la perte du sens de l'action analytique est aussi vrai et aussi vain que d'expliquer le symptôme par son sens, tant que ce sens n'est pas reconnu.”(244-5)

Nous avons reconnu dans les contradictions non gommées de Freud le ressort qui va l'autoriser, moyennant l'introduction d'un principe de division dans les différentes instances qu'il a d'abord décrites, à passer de la première topique à la seconde.

Et c'est bien de cette division structurale entre le moi et le je - dans l'ordre de ce qui parle dans un rapport à l'Autre - que Lacan dira qu'elle est la condition du SUJET PARLANT, celle du PARLETRE.

On pourrait dire : l'unité du sujet est sa division, division sans laquelle le sujet n'est plus “un parmi d'autres” dans son rapport à l'Autre, mais s'abolit dans le redoublement en abîme d'une instance imaginaire qui ne le représente plus.

S'il en est vraiment ainsi, nous n'éprouverons jamais notre unité de sujet que comme d'abord aliénée, virtuelle.

Lacan le dit dans le livre II du Séminaire, à la page 66 :

“Toute la dialectique que je vous ai donnée à titre d'exemple sous le nom de stade du miroir est fondée sur le rapport entre, d'une part, un certain niveau des tendances, expérimentées - disons pour l'instant, à un certain moment de la vie - comme déconnectées, discordantes, morcelées - et il en reste toujours quelque chose -

et, d'autre part, une unité avec quoi il se confond et s'appareille. Cette unité est ce en quoi le sujet se connaît pour la première fois comme unité aliénée, virtuelle. Elle ne participe pas des caractères d'inertie du phénomène de conscience sous sa forme primitive, elle a, au contraire, un rapport vital, ou contre-vital, avec le sujet. (...) Cette dialectique est présente dans l'expérience, à tous les niveaux de la structuration du moi humain.”

note 1

En introduisant la division conscient/inconscient en chacune des instances de la seconde topique - ça, moi, surmoi - Freud échappe au dédoublement stérile du conscient, d'un côté, et de l'inconscient, de l'autre. En termes lacaniens, nous dirions que, dans le monde humain, ça parle partout et toujours déjà. Si le monde humain, si la loi comme les machines... sont faites avec des paroles, si le monde humain est symbolique, en un mot, la machine humaine l'est aussi, mais faite d'instances où ça parle, elle pose la question, à la lumière des paroles, de ce qui parle, du Sujet ou de la Parole comme telle.

Lacan en pose très ouvertement la question :

“... c'est en tant qu'il est engagé dans un jeu de symboles, dans un monde symbolique, que l'homme est un sujet décentré. Eh bien, c'est avec ce même jeu, ce même monde, que la machine est construite. Les machines les plus compliquées ne sont faites qu'avec des paroles.

La parole est d'abord cet objet d'échange avec lequel on se reconnaît, et parce que vous avez dit le mot de passe, on ne se casse pas la gueule etc... La circulation de la parole commence ainsi, et elle s'enfle jusqu'au point de constituer le monde dy symbole qui permet des calculs algébriques. La machine, c'est la structure comme détachée de l'activité du sujet. Le monde symbolique, c'est le monde de la machine.

La question s'ouvre alors de ce qui, dans ce monde, constitue l'être du sujet.

Certains sont fort inquiets de me voir me référer à Dieu. C'est pourtant un Dieu que nous saisissons ex machina, à moins que nous n'extrayons machine ex Deo.” (livre II p.63)

La parole est donc objet d'échange. Non pas simplement un objet que l'on échange contre un autre. Mais ce qui n'existe comme objet que dans l'échange. Là où il n'y a pas d'échange, il n'y a pas de parole. Et qu'est-ce qui s'échange dans cet objet d'échange ? la reconnaissance que l'autre

indéterminé - le il - est un tu, c'est à dire un je, un sujet pour moi qui suis, dans le même acte, un sujet pour lui. Dans la parole, ce qui s'échange, c'est la prérogative d'être un sujet de droit.

Le symbole comme structure de l'homme dans la parole qui s'échange... se détache de l'activité du sujet : et c'est le cas de la machine comme telle, mais aussi de la loi, l'instance qui régit la droit, de la loi comme telle. En d'autres termes, les mots ou les paroles se détachent de ce qui parle ou de la parole en tant qu'elle est "objet d'échange des prérogatives de sujet".

En d'autres termes, l'échange peut régir le monde des représentations, le symbole peut régir l'imaginaire, en se détachant de l'activité du sujet parlant, c'est-à-dire de ce qui lui donne une position de droit dans le monde : les psychotiques parfaitement adaptés à ce monde nous le disent en clair : c'est comme si je n'avais pas le droit de vivre... dans ce monde.

La question s'ouvre alors - comme dit Lacan - de ce qui, dans ce monde, constitue l'être du sujet.

L'ouverture de cette question conduit l'homme à découvrir la figure de son pouvoir : et la figure de ce pouvoir se donne à contempler non seulement dans le monde symbolique des paroles qui s'échangent, mais encore dans l'ouverture de ce monde au REEL. Cette ouverture pose la question de l'être du sujet que la psychanalyse soutient du concept d'inconscient. Ce concept d'inconscient, il articule les mots à la chair et la chair à ce qui parle en elle là où nous ne pensons pas. "C'est là, dit Lacan, dans le livre XX de son Séminaire, l'épreuve où, dans la psychanalyse de quiconque, si bête soit-il, un certain réel peut être atteint." (25, Encore)

Parvenir à la figure nue du pouvoir de contempler le réel en se laissant parler : voilà l'effroi dont parle Lacan.

L'effroi vient de ce que lorsque nous sortons du dédoublement imaginaire (le jeu des paroles, des lois et des machines entre elles) pour être introduit à l'acte d'une parole de Sujet qui nous constitue dans un rapport à ce que nous ne savons pas, voire à ce que nous ne pensons pas, nous faisons l'expérience - qui n'est pas sensible nécessairement - d'une DIVISION qui nous constitue comme être parlant, une division qui indique comme un lieu de passage entre le monde des paroles et le réel de la parole. Ce lieu de passage est lieu de silence.

C'est comme un effondrement du mur de mutisme qui protégeait en l'organisant enclos sur lui-même le monde symbolique (les paroles) devenu, de par ce mur, le monde imaginaire dans le miroir duquel nous cherchons notre identité.

"Quelle est cette vérité...  
qui fait peur comme de la dynamite...

...

cette vérité, c'est quelque chose...  
 c'est une vérité perdue... non... tordue, pervertie...  
 un mensonge comme vous diriez...  
 Quand je m'imagine petit... tellement pris là-dedans  
 tous les instants...  
 je crois que j'avais peur que ça parle  
 j'ai toujours peur que ça parle bien-sûr  
 mais c'est pas pareil...

je sais que de mon père...  
 j'osais pas en parler à ma mère  
 ou alors j'en parlais à ma mère  
 pour semblant...  
 à côté...  
 l'air de rien...  
 même tout petit...

c'était pour de vrai...  
 j'sais pas comment dire  
 mais fallait que je fasse semblant...  
 fallait pas que je demande vraiment...

Cette séquence date de quelques jours et Lacan n'avait pas tort d'écrire en 1953 que l'action de la psychanalyse n'est pas moins présente dans chaque expérience humblement conduite par l'un des ouvriers formés à l'école de Freud... que dans sa découverte même.

Note 1. livre II p. 41

Quelle est l'originalité de la pensée qu'apporte Lévi-Strauss avec la structure élémentaire ?

(...) Il n'y a aucune déduction possible, à partir du plan naturel, de la formation de cette structure élémentaire qui s'appelle l'ordre préférentiel.

Et cela il le fonde sur quoi ? Sur le fait que, dans l'ordre humain, nous avons affaire à l'émergence totale englobant tout l'ordre humain dans sa totalité - d'une fonction nouvelle. La fonction symbolique n'est pas nouvelle en tant que fonction, elle a des amorces ailleurs que dans l'ordre humain, mais il ne s'agit que d'amorces. L'ordre humain se caractérise par ceci, que la fonction symbolique intervient à tous les moments et à tous les degrés de son existence.

(...) Pour concevoir ce qui se passe sans le domaine propre qui est de l'ordre humain, il faut que nous partions de l'idée que cet ordre constitue

une totalité. La totalité dans l'ordre symbolique s'appelle un univers. L'ordre symbolique est donné d'abord dans son caractère universel.

Ce n'est pas peu à peu qu'il se constitue. Dès que le symbole vient, il y a un univers de symboles. (...) Tout s'ordonne par rapport aux symboles surgis, aux symboles une fois qu'ils sont apparus.

La fonction symbolique constitue un univers à l'intérieur duquel tout ce qui est humain doit s'ordonner.

...

**Origine et Inconscient.** p.43 Cela suppose que les instances symboliques fonctionnent dans la société dès l'origine, dès le moment où elle apparaît comme humaine. Or c'est ce que suppose aussi bien l'inconscient tel que nous le découvrons et le manipulons dans l'analyse.

La position tierce de la parole indique la présence de l'origine dans l'acte de parler.

La parole en tant qu'elle parle occupe une position tierce par rapport à ceux qui disent des paroles ou qui les écoutent.

Cela veut dire qu'elle est à la fois plus intime et plus extérieure par rapport à la position qu'occupent imaginaires les deux partenaires. Ce plus intime à soi-même que l'image de soi-même qui équivaut au plus extérieur à soi-même que l'autre indique la dimension insaisissable à priori d'une origine de soi-même qui n'est, du coup, conceptualisable que relativement à un Autre absolu. Un Autre absolu veut dire : un Autre sans autre, sans image, un Autre qui n'est que du fait que Je parle et que, corps parlant, "Je" réside dans un NOM qui est ma place ou ma position dans la suite des générations et qui, en même temps, me réfère à l'origine, à la PAROLE comme symbole originaire, inconscient par conséquent pour nous-mêmes et seulement référentiel à ce qui parle en nous et entre nous comme hommes. "Les instances symboliques fonctionnent dans la société dès l'origine, écrit Lacan, dès le moment où elle apparaît comme humaine. Or c'est ce que suppose aussi l'inconscient tel que nous le découvrons et le manipulons dans l'analyse." (livre II p.43)

Dès l'origine, la parole - le symbole qui fait l'homme - impose un rapport ternaire. C'est en fonction de cette primauté, voire de cette originarité du symbole - ou du symbolique - que Lacan "dénonce" le principe d'une théorie psychanalytique qui "s'organiserait autour de la relation d'objet" avec ce qu'elle entraînerait dans la pratique d'une tentative de reconstruction du monde imaginaire de l'analysant selon la norme du moi de l'analyste. La relation analytique ne saurait être une relation duelle - comme on l'entend encore souvent dire sous prétexte qu'on est deux - où se mettrait en scène un imaginaire fort et correct contre un imaginaire faible et incorrect, un moi fort contre un moi faible. Cette

partie de bras de fer, justement, l'expérience nous apprend que c'est le patient qui va tenter de l'instaurer et d'y prendre l'analyste. Seul le silence en réponse à cette provocation et le respect des conditions de l'analyse peuvent, dans la patience d'une plus ou moins long terme, desserrer cet étau d'orgueil réciproque.

“Jamais Freud ne s'est contenté d'un pareil schéma. Si c'était dans cette voie qu'il avait voulu conceptualiser l'analyse, il n'aurait eu nul besoin d'un Au-delà du principe du plaisir.

(...) il ne s'agit pas de rechercher une meilleure économie des mirages. L'économie imaginaire n'a de sens, nous n'avons de prise sur elle, que pour autant qu'elle s'inscrit dans un ordre symbolique qui impose un rapport ternaire.” (298)

Appuyé aux textes de Freud et à l'expérience clinique de ce qui se dit au cours d'une cure - comme dans l'article sur “la dénégation” -, Lacan continue. Il pointe que le fait dominant, dans l'analyse, ce n'est pas le rêve comme contenu d'un discours qui donnerait accès à l'imaginaire de l'analysant, c'est le rêve en tant qu'il est parlé, en tant que le sujet le raconte et qu'il le raconte dans le transfert, c'est-à-dire pas n'importe quand, ni n'importe comment, ni à l'adresse de personne.

On peut dire que, raconté dans une relation intersubjective, le rêve se rouvre à la dimension eu plus *intime et du plus "extérieur"* (extimité ?), au Sujet dans son rapport à l'Autre, à la dimension de ce qui parle dans, par et à travers la relation imaginaire à l'autre et à moi – on pourrait dire “intramoïque” – dans laquelle le sujet est captif.. Sans cette référence à l'Autre au cœur du même, “il ne s'agit plus que d'objectiver le sujet pour le rectifier sur un plan imaginaire qui ne peut être que celui de la relation duelle, c'est-à-dire sur le modèle de l'analyste.”(p.296, livre II)

“Le fait dominant, c'est que ce rêve, le sujet le raconte. Et l'expérience nous prouve que ce rêve n'est pas n'importe quand, n'importe comment, ni à l'adresse de personne. Le rêve a toute la valeur d'une déclaration directe du sujet. C'est dans le fait même qu'il vous le communique, qu'il se juge lui-même avoir telle attitude, inhibée, difficile, dans certains cas, ou au contraire facilitée dans d'autres, féminine ou masculine, etc. C'est là qu'est le levier de l'analyse. Ce n'est pas en vain qu'il puisse le dire dans la parole. C'est que son expérience est, d'entrée de jeu, organisée dans l'ordre symbolique. L'ordre légal auquel il est induit presque dès l'origine donne leur signification à ses relations imaginaire, en fonction de ce que j'appelle le discours inconscient du sujet. Par tout cela le sujet veut dire quelque chose, et ce, dans un discours plus vaste, à quoi toute l'histoire du sujet



est intégrée. Le sujet est comme tel historicisé de bout en bout. C'est ici que l'analyse se joue – à la frontière du symbolique et de l'imaginaire.

C'est à cette frontière que, sans le savoir encore, Lacan fait apparaître le grand Autre, cette position *originale*, *tierce et médiatrice*, dans une référence au Réel, *réel impossible à représenter (origine) et présent sous forme d'une absence, présence réelle invisible au cœur et dans le jeu des représentations imaginaires entre deux sujets, c'est dans cette réalité invisible de la chair que toutes les réalités objectives se trouvent articulées au grand Autre.*

Le sujet n'a pas un rapport duel avec un objet qui est en face de lui, c'est par rapport à un autre sujet que ses relations avec cet objet prennent leur sens et, du même coup, leur valeur. Inversement, s'il a des rapports avec cet objet, c'est parce qu'un autre sujet que lui a aussi des rapports avec cet objet, et qu'ils peuvent tous les deux le nommer, dans un ordre différent du *réel* (ordre symbolique). Dès lors qu'il peut être nommé, sa présence peut être évoquée comme une dimension *originale*, distincte de la réalité. *La nomination est évocation de la présence, et maintient de la présence dans l'absence.*

En résumé, le schéma qui met au cœur de la théorisation de l'analyse la relation d'objet [au lieu d'y mettre la parole en acte dans la relation à l'Autre] élude le ressort de l'expérience analytique, à savoir que le sujet se raconte.

Qu'il se raconte est le ressort dynamique de l'analyse. Les déchirures qui apparaissent, grâce à quoi vous pouvez aller au-delà de ce qu'il vous raconte, ne sont pas un à-côté du discours, elles se produisent dans le texte du discours. C'est pour autant que dans le discours quelque chose apparaît comme irrationnel, que vous pouvez faire intervenir les images dans leur valeur symbolique.

C'est la première fois que je vous accorde qu'il y a quelque chose d'irrationnel. Assurez-vous, je donne à ce terme son sens arithmétique.(...)

Il n'y a pas de commensurable entre la diagonale du carré [c'est sur elle qu'apparaît l'Autre] et son côté. On a mis longtemps à admettre ça. Si petite que vous la choisissiez, vous ne la trouverez pas. C'est ça qu'on appelle irrationnel. (p.97,II)

Remarquons ici que l'arête de l'analyse, à la frontière du symbolique et de l'imaginaire, est donnée par Lacan comme l'intégration du sujet à son histoire. L'historicisation, l'acte de parole par lequel l'homme "entre" dans l'histoire comme sujet ou naît, est déjà ici pointée par Lacan comme lieu d'ouverture au réel. Cet acte pose la question de la relation originelle du Sujet à l'Autre : c'est la parole en tant qu'elle parle, la parole incarnée (le Verbe fait chair).

Les images de notre sujet son capitonnées dans le texte de son histoire, elles sont prises dans l'ordre symbolique, où le sujet humain est introduit à un moment aussi coalescent que vous pouvez l'imaginer de la relation duelle, *que nous sommes forcés d'admettre comme une espèce de résidu du réel*. Dès qu'il y a chez l'être humain ce rythme d'opposition, scandé par le premier vagissement et sa cessation, *quelque chose se révèle qui est opératoire dans l'ordre symbolique*.

*(...) Tout ce qui se produit dans l'ordre de la relation d'objet est structuré en fonction de l'histoire particulière du sujet, et c'est pourquoi l'analyse est possible, et le transfert (299, II).*

N'est-ce pas que, dès la naissance et le premier souffle, avec la chair de l'homme apparaît le signifiant de la présence réelle – dans un présent éternel.